

fait ; suivant Hatzfeldt on devait se défier des récidives ; Piccolomini cherchait à éveiller les soupçons en affirmant qu'il y avait encore au service de l'empereur des gens qui persistaient dans la trahison ; Anton Wolfrath, prince archevêque de Vienne, pensait que la maison impériale était toujours menacée par les conspirateurs (1) ; enfin le jeune Roi de Hongrie écrivait à son père (2), qu'il ne fallait pas croire que la conspiration fût éteinte.

En ce qui concerne Schaffgotsch, Colloredo se vantait de l'avoir arrêté, et Caretto insinuait que cet ami du généralissime savait beaucoup de choses sur la conjuration, qu'il y avait pris une part importante, et que Wallenstein avait voulu lui donner le duché de Silésie.

L'empereur, seul, résistait à ce flot d'accusations plus ou moins fondées, plus ou moins intéressées : il demandait des preuves et on ne lui en donnait pas. Plusieurs officiers cherchaient déjà à s'enrichir aux dépens des accusés ; c'est ainsi que le colonel Caretto et le marquis de Grana s'étaient emparés des chevaux et des voitures de Jean Ulrich ; l'empereur les obligea à les rendre.

A la suite d'une correspondance échangée, à la fin du mois de mars, entre l'empereur, Gallas et Wolfrath, il fut décidé que les conjurés seraient jugés par un conseil de guerre qui se réunirait à Vienne. Gallas en nomma les membres et, à la demande de l'empereur, désigna pour le présider, le général zeugmestre, baron Melchiorde Hatzfeldt (3).

Dans la seconde moitié d'avril, Schaffgotsch, sans qu'on lui eût permis de voir une dernière fois ses enfants, fut

---

(1) Le 21 mars.

(2) Le 8 mai.

(3) Le 10 avril.